

---

[Le Messenger Microfilm](#)[Le Messenger](#)

---

1-24-1896

## **Le Messenger, 16e N86, (01/24/1895)**

Le Messenger

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.usm.maine.edu/fac-le-messenger-microfilm>

---

### **Recommended Citation**

Le Messenger Collection, Franco-American Collection, University of Southern Maine Libraries.

This Microfilm is brought to you for free and open access by the Le Messenger at USM Digital Commons. It has been accepted for inclusion in Le Messenger Microfilm by an authorized administrator of USM Digital Commons. For more information, please contact [jessica.c.hovey@maine.edu](mailto:jessica.c.hovey@maine.edu).

**ABONNEMENT :**  
On envoie 10.000 - six mois : 75 cts  
Trois mois : 40 cts  
Invariablement d'avance  
On se prend par abonnement pour  
un an de trois mois.  
Se vente aux bureaux 40 rue Chestnut

J. H. COUTURE, Propriétaire  
J. H. LAPALMIE, Rédacteur

# LE MESSAGEUR

Religion et Nationalité.

## SOLACE ! SOLACE !

Le SOLACE est la plus grande découverte de notre époque pour le soulagement instantané et la prompt guérison des maladies causées par le froid. Les Rhumes, les Crampes, les maux de tête, les Érysipèles, Coupures et Brûlures sont toutes guéries par le SOLACE. En appliquant ce remède, l'inflammation et la douleur disparaissent.

Prix, 25 cts la bouteille.

En vente chez tous les pharmaciens ou envoyé par la maille sur réception de 25 cts.

SOLACE MEDICAL COMPANY, Lewiston, Me.

## Mme SARAH BERNHARDT à l'Abbey's Theatre

Il y a ans que Sarah Bernhardt n'était venue à New-York, et avait laissé de si agréables souvenirs que son retour était attendu comme un véritable événement. C'est lundi soir que la célèbre tragédienne a débuté à l'Abbey's Theatre dans *Isly*, d'après en quatre actes et en vers de MM. Armand Sylvestre et Eugène Morand, et des qu'elle a paru sur la scène, le public a pu se convaincre que les années n'avaient aucun effet sur cette femme extraordinaire, qu'elle était toujours jeune et gracieuse, que sa voix avait toujours cette douceur et ce charme dont elle seule semble avoir le secret, que son jeu était plus puissant et plus captivant que jamais. De longs applaudissements ont salué Mme Sarah Bernhardt lorsqu'elle s'est montrée pour la première fois sur le seuil du palais d'Isly, et l'enthousiasme du public n'a fait qu'augmenter à mesure que la pièce se déroulait et que l'action devenait plus émouvante.

L'idée de MM. Armand Sylvestre et Eugène Morand en écrivant *Isly* a été de figurer le pur amour mis à la mode par les philosophes, de l'incarner en un prince, et de le voir à ses pieds une courtisane ardemment passionnée, symbolisant l'âme et le charnel. Telle est la donnée de la pièce, exposée dès les premières scènes, mais qui, après ce préliminaire physiologique, ne suit pas son développement logique et aboutit à une action de gros mélodrame. On serait même un peu déconcerté de passer brusquement des rêves doux et berceurs à la poignante réalité du meurtre. Si Mme Sarah Bernhardt n'était là avec son immense talent et sa transfiguration d'Isly. Son art remplit la scène, jette le drame en pleine banalité et concentre sur le point faible de l'action une émotion intense.

Le premier acte se passe sur la place publique de Kaplavastou, une ville hindoue du royaume d'Oudh. On entend des chants d'amour, et une ambule galante va réveiller la courtisane Isly aimée du prince Scyndia et détestée de la foule pour ses impétuosités. Cette nuit-là, son amant a pris pour lui faire hommage le triple du temple, sur lequel brûlait le feu sacré, et les prêtres l'attendaient pour le dévotion de la princesse Haratri ne le savait du supplice en la jugeant indigne du châtiment. Alors arrive la foule précipitant le prince Siddhartha et le conduisant aux prêtres pour l'immolation. Ce prince a été élevé par les prêtres dans l'ignorance de la vie, de l'amour et de la mort, il ne sait rien des souffrances humaines, et pourtant, il sera roi et gouvernera les

peuples. Mais il se trouve dans la foule un yoghi qui élève la voix pour faire entendre, au milieu de la fête, le cri de la douleur. Il fait apparaître les symboles de la souffrance terrestre aux yeux stupéfaits du jeune prince qui, soudain, entrevoit la mort, et qui s'en va, vêtu d'un saïnt, s'efforçant de connaître la triple science dans la solitude.

À la deuxième acte, le prince, assis sous un grand cèdre, exhorte les jeunes gens et les jeunes femmes à valancer les passions humaines pour n'être plus des âmes dans la cour périssables. Il a conquis lui-même la pureté, et quand Isly vient lui offrir sa bouche d'empire sur lui pour s'échapper et pour l'effriter à sa sagesse. Et ce là, après un récit de la courtoisie qui est comme un conte hindou, et que Mme Sarah Bernhardt a dit d'une merveilleuse façon. Mais le prince, devenu divin, ne songe qu'à l'âme d'Isly, il l'entraîne soudainement comme une abeille dans un vase d'or d'éclat et s'échappera pour aller se fondre dans le bleu. Charmée et conquise, la courtisane met le feu au bûcher qui allume au bois, sur les collines, les feux yoghi, signal de la prière du soir.

Le troisième acte nous ramène à la demeure d'Isly, toute nue de roses par Scyndia, qui est monté sur le trône après le départ du prince, et qui attend impatiemment sa maîtresse. La courtisane revient, mais en route elle a rencontré la princesse Haratri à laquelle elle a donné, pour les pures, son palais et ses bijoux. Quand Isly arrive, Scyndia vient la poigner et il la violette tandis qu'elle dément le poignard à la main, son corps purifié. Scyndia tombe égaré à la place d'Isly au moment même où la princesse Haratri frappe à la porte du palais. Épouvantée, convertie de sang, Isly pense le cadavre sous le tapis d'une table et le couvre de fleurs. Elle ignore que la princesse soit la mère de Scyndia et que Scyndia soit roi. Elle fait à Haratri l'aveu de son crime, et celle-ci sauvera la courtisane, et tout à coup, le cadavre n'est plus de courtoisie. Alors relate le cri de la mère éplorée : « Mon fils ! Mon fils ! » A cet appel, les gardes envahissent la demeure d'Isly et l'emparent d'elle pour la conduire au supplice.

À la fin, Isly a subi la torture et a ses beaux yeux crevés. Elle meurt transfigurée, dans les bras du prince qui, vêtu du yoghi, l'entraîne dans la forêt pendant que les disciples font entendre un chant funèbre.

Ce poème mystique, ce cantique d'amour, écrit par Mme Sarah Bernhardt, est admirablement fait pour mettre en lumière le grand

talent de la tragédienne. Elle y a été superbe d'un bout à l'autre et on l'a applaudie avec enthousiasme à la fin de ce acte. La belle scène de séduction, au deuxième acte, a été jouée par Mme Sarah Bernhardt avec une charme incomparable et un art consommé. Mais c'est surtout au troisième acte qu'elle est surpassée. Elle a dit d'une voix délicate ces vers qui sont comme un retour vers son passé :

Comme une fleur bien aimée  
J'ai vu son jeune cœur se dévot,  
Où la pitié m'est-elle venue,  
Et le lit profond de venant.

Puis elle fait la tombe sans parole,  
D'avant couvert le sang de fleurs,  
Où la mort, la plus sûre,  
Du tout le poids de son douleur.

Mais malgré ses pures choses  
Depuis les premières scènes,  
Où la mort, la plus sûre,  
Du tout le poids de son douleur.

Et quel qu'il se puisse  
Du tombeau profond de l'oubli,  
Où le poème est si beau et si  
De l'âme tout envenimé.

Puis, dans la scène du meurtre, elle a mis un jeu vibrant, des accents tragiques qui ont profondément ému l'auditoire. Ce troisième acte suffirait à assurer le succès de la pièce. La scène de la mort, douce et poétique, a été jouée par Mme Sarah Bernhardt d'un nouveau triomphe qui s'est traduit après la chute du rideau, par de nombreux et chaleureux rappels.

Parmi les artistes entourant Mme Sarah Bernhardt nous citons : Mme Patry, qui représente dignement la princesse Haratri, M. Darmont, très bien sous les traits du prince révolté, M. Derval, tout à fait remarquable dans le rôle du yoghi et M. Denegrey convenable dans celui de Scyndia.

Les décors, les costumes et la mise en scène sont d'un goût parfait. Une musique douce, des sons de flûte et des accords de harpe, accompagnent le poème. Cette musique est de M. Pierné, et elle n'a pas peu contribué au charme du spectacle.

## LES DRAMES DE L'AMOUR

Après une cour assidue de deux ans qui ne l'avait point ébranlé, dans l'affection de celle dont il voulait faire sa femme, Daniel Robertson chef de cuisine dans un hôtel de New-York, a résolu de se venger de l'objet de son amour, la jeune Annie Rose, femme de chambre chez Mme Eisenberg, dans la 722 rue East, qui l'avait pris de cesser ses visites. Sachant qu'Annie était sortie dans la soirée, Robertson est allé l'attendre aux abords de la maison de sa maîtresse ; puis, au moment où elle entrait et comme elle cherchait à introduire la clé dans la serrure, que Robertson avait en son de boucher avec du papier de plomb, le misérable se précipita sur elle et lui a brisé une bouteille sur la tête, le corps a porté par la tempe et, un centimètre de plus, il l'aurait tué. La jeune fille est tombée en perdant des dents le sang par sa blessure, ce qui n'a pas empêché Robertson de la saisir par les bras et d'essayer de l'entraîner pour un passant qui de loin, avait vu la scène, a appelé un policeman. Robertson a été arrêté, et un chirurgien venu avec une voiture d'ambulance a donné les premiers soins à Annie.

La jeune fille, la tête enveloppée de bandages et très affaiblie par tout le sang qu'elle a perdu, a été présentée hier matin devant le tribunal de police de New-York pour déposer contre son agresseur. Mais celui-ci n'y a pas paru, et on n'a plus qu'il était à l'hôpital avec une égale dialyse. En conséquence,

l'affaire a été renvoyée à un autre jour.

À Omaha (Nebraska), Mlle Anna Royters, fille d'un riche fermier de Boone (Iowa), s'est donnée la mort dans le hôtel à l'aide d'un mouchoir imprégné de chloroforme qu'elle s'est appliqué sur le visage. Quelques jours auparavant, le fermier avait tué dans les rues de Boone un banquier, M. MacFarland, qui lui faisait la cour à sa fille, Mlle Royters, à l'aise dans sa chambre une lettre disant qu'elle ne tenait plus à la vie maintenant que son père avait tué son amoureux.

Nos abonnés sont priés de se rappeler que les abonnements sont payables au moins trois mois d'avance.

## LE MESSAGEUR

Ne se vend pas ailleurs qu'ici.

J. E. GAGNE, Libraire, 100 des rues

Lisbon et Chestnut.

NATHANIEL TARDIF, Réviser, 246

des rues.

JOS. BREAULT, Marchand de Bon-

nettes, 100 des rues Lisbon et Maple.

AURELE GAGNE, Restaurateur, 36

des rues.

P. HUARD, Couvreur, Recouvreur

des rues Oxford et Cedar.

LES EMPLOIÉS DE RESTAURATION,

107 et 110 des rues.

Bonbons

Pour acheter des BONBONS, faire

un bon choix, et pour avoir un bon

de BONBONS, il faut aller chez

H. RICKER, 123 Lisbon St.

COMMERCE CANADIEN

Mlle Céline Côté

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

Scientific American

Patents

## UN TRUC TRES ORDINAIRE

Parmi les marchands de détail, un truc très ordinaire a fait quelques grandes annonces à sensation : tel que vente de bijoux, fonds de banqueroute, vente d'écoulement, etc., le tout dans l'attente de l'attention du peuple sur leur magasin et leurs marchandises. Si l'on examine soigneusement on découvre qu'il n'y a rien de nouveau dans l'esprit de l'annonceur d'habitude.

## LA BANNER CLOTHING HOUSE

n'a jamais été forcée d'avoir recours à des expédients pour attirer l'attention des gens ; nous ne croyons pas aux annonces faites dans le but de tromper le peuple. Quand nous annonçons, c'est que nous avons des marchandises dans notre magasin, et vous trouverez nos prix vous les voyez dans nos annonces. Quand nous annonçons d'acheter à vendre, c'est que nous en avons dit, si nous en offrons nous ne voulons dire six cents et vous êtes sûr de trouver quelques annonces. Nous voulons qu'il soit bien compris que nous n'avons recours à aucun truc ; tout ce que nous désirons, c'est la vérité soit comme.

## NOS BAS PRICES

sont notre meilleure annonce et tous nos clients en sont contents. Nous ne nous faisons aucune illusion. Si vous achetez à notre magasin, vous ne serez pas trompés, car nous ne vendons pas nos marchandises à des prix élevés et nous vous donnerons entière satisfaction.

N'allez pas croire, si quelquefois il y a une erreur, que nous ayons voulu vous tromper. Nous voulons que les acheteurs de la Banner Clothing House aient une bonne opinion de notre établissement et fassent tout leur possible pour nous aider. Lisez nos annonces, si vous pouvez avoir d'autres les marchandises. Lisez nos annonces, si vous pouvez avoir d'autres les marchandises. Lisez nos annonces, si vous pouvez avoir d'autres les marchandises.

## SOUS VENEZ-VOUS

ce n'est la plus grande vente que nous ayons jamais faite et offertes sont des plus agréables pour les acheteurs. Nous avons les plus bas prix sur toutes nos marchandises, Chapeaux, Lingeries, sous, Pantalons en fourrure, Imperméables, Capots en cuir, etc., et sur plus bas prix que se soit jamais vu dans l'Etat. Notre immense stock passe de plusieurs milliers de dollars tout autre établissement de ce genre dans le Maine. Si vous désirez nous voir dans notre plus grand magasin, venez maintenant et profitez des bons marchés.

## BANNER CLOTHING HOUSE

Un seul prix — Argent comptant

Babbitt Freres,

134-140 rue Lisbon

COMMERCES CANADIENS

Florian Desjardins-A. B.

Napoleon Curran,

J. B. Lamontagne, Tal-

lens.

DEUX FOIS

Par tout le pays de passage d'un

Assure votre vie

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000

Si vous n'êtes pas sûr de votre

Assure \$10,000



## MORT D'UN HANDE

**Il est fusillé par les citoyens d'une ville du Missouri**

Jefferson City, 13.—Il paraît que les bandits arrêtés à Cedar City hier pour avoir dévalisé les voyageurs sur un train du Missouri Pacific ont essayé de terroriser les habitants de Cedar City.

Au cours de la fusillade qui s'en est suivie, un des bandits a été tué. On a retrouvé \$1,50 sur un des bandits arrêté. On tiendra une enquête sur le corps du bandit tué.

## La puce enragée

Un savant professeur de Londres, si nos confrères anglais, vient d'établir par ses expériences concluantes, que la puce du chien, votre est susceptible d'acquiescer le virus rabique développé chez ces animaux à un certain

Le savant professeur est arrivé à la conclusion, d'observations aussi minutieuses que répétées, à savoir que l'animal qui connaît la place, devenue enragée, peut, à son tour, communiquer la rage à d'autres animaux plus faibles que lui-même.

On sait que les mouches inoculent le charbon à l'homme et au bétail. On a donc cherché à éloigner le microbe du charbon.

C'est égal, voilà un véhicule de soupçonnable guère et qui n'a rien de rassurant. Les observations faites jusqu'à présent n'ont pas encore démontré positivement que le virus puisse se transmettre.

Il y a là néanmoins un redoutable p d'interrog

## SINGULIERE LUNIE

## Un ministre protestant ve que ses amis se confitent

Le pasteur Wesley Martin, qui fait  
série de sermons à Perch Awboy, N. J.,  
lière lubie l'autre jour. Il avait justeme  
une exhortation sur la confession de  
l'autre et joignant l'exemple à la parole  
se ouailles qu'il n'avait pas toujours é  
qu'il aurait dû l'être.

Appel inutile, personne ne bougea. Insister et la cérémonie se termina dans confusion.

## UN APPEL AU PRÉSIDENT CLEVELAND

Un naïf et touchant appel a été adressé au président Cleveland, de Visalia (Californie), par un enfant de neuf ans, William Hammon.

M. Hammond père est le frère d'ingénieur d' mines, John Hay Hammond, dont les sœurs ont a noncé récemment l'arrestation à Pre a (Transvaal). Lorsque la dépêche est arrivée, M. Hammond père a lo ment discuté avec sa femme les

L'arrestation de son frère pouvait as-  
surer la tranquillité de la famille.  
Le jeune William, Billy comme on l'ap-  
pelle, étant très attaché à son oncle, é-  
vitait la conversation de son père et é-  
vitait de se mêler à la conversation de  
son frère. Billy avait l'habitude de

"M. CLEVELAND, PRÉSIDENT.  
" Mon cher monsieur, voudriez-vous s'il vous plaît  
obliger les hommes qui détiennent mon frère en prison ?

le relâcher. Je pense que vous voulez bien, cela me fera beaucoup plaisir. Un homme très bon pour faire des choses, et vous êtes un petit peu comme ça.

garçon comme moi, vous n'aimeriez pas  
être en prison, et, si j'étais à votre place  
liberté, cela dût-il causer une guerre.  
est un brave homme ; ainsi, je vous en  
Répondez-moi bientôt. Je suis le fils  
Mon père est officier de cavalerie à Vienne.

your, BILLY HAMMOND."



celles des lanternes de la voiture. Tremblant d'émotion, penché sur la barre d'appui, il ne quittait pas des yeux les deux lumières qui avançaient rapidement. Enfin la voiture, un landau attelé de deux chevaux superbes, se dressa dans la pénombre, puis passa comme l'éclair sous les yeux de Georges, qui vit ou crut voir à l'intérieur, derrière la vitre éclairée, le profil d'une jeune fille et celui d'un vieillard. C'étaient effectivement Liane et le père Timothée qui revenaient du château de la marquise de Courlange.

Au bout de quelques minutes, Georges, toujours à la fenêtre, vit repasser un landau, emporté dans un trait rapide. Alors un sourire d'une douceur ineffable éclaira son visage; son regard, souriant aussi, se porta dans la direction du moulin, et il murmura :

— Oh ! ma petite sœur d'autrefois, ma Liane chérie, dors, dors ! Ses lèvres, sur le bout de ses doigts eurent un mouvement. Un baiser d'amour s'envola vers la jeune fille. La fenêtre se ferma. — Le jour commençait à peine à paraître. Le vicomte de Morenne, qui se trouvait suffisamment reposé, ayant dormi deux heures, sortit de l'hôtel et se dirigea vers le moulin. On lui avait dit :

— « Mlle Liane se lève toujours à la même heure que le soleil. » Ah ! il n'avait pas oublié cela ! La petite maison, porte et volets fermés, était encore silencieuse. Georges, en dix fois le temps, ce qu'on lui prit pas beaucoup de temps, car le jardin y attenant, planté de pruniers où nichaient les chardonnerets, n'avait pas plus de quarante mètres carrés. Mais il avait pu examiner l'habitation, particulièrement une croisée à l'égard, ouvrant sur la rivière. Il y avait là, encastrant la baie, un jardin de Vierge aux branches d'or qui grimpaient et s'arçonnaient des vallées de toutes nuances. Il n'eut pas de peine à deviner que cette fenêtre fleurie était celle de la chambre de Liane.

Il regarda autour de lui, vit de l'autre côté de l'écluse le vieux saule au tronc creux, puis la passerelle du moulin. Il traversa l'écluse et alla se poster sous le vieux saule.

— Je ne pouvais mieux me placer qu'ici, se dit-il ; quand elle se lèvera et ouvrira sa fenêtre, je ne puis manquer de l'apercevoir.

Adossé au tronc du saule, il attendit. L'orient rougit, devint plus lumineux, puis le haut du dique du saule se montra tout à coup. Moins de dix minutes après, Georges entendit un léger bruit et, aussitôt, en face de lui, il vit deux personnes s'ouvrir, puis pousées par deux mains blanches d'un admirable modèle.

Dans le cadre des feuillages verts et des petites clochettes bleues, roses et blanches, la « Pavette du Moulin » parut, vêtue d'un peignoir de mousseline, le cou découvert, les bras demi nus, son épaulement chevelure boudant jusqu'à ses hanches.

Georges, qui croyait si bien reconnaître Liane à première vue, eut à une apparition céleste et, ébloui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Liane n'était plus à la fenêtre.

— M'aurait-elle vu ? L'aurais-je effrayé ? se demanda le vicomte.

Et il resta immobile, blotti con-



Le Balm Johnson qui est le plus connu de tous les remèdes, est le seul qui ne soit pas un simple baume, mais un véritable médicament. Il est composé de substances précieuses et est très efficace pour traiter toutes les affections de la peau, des articulations, des muscles, etc. Il est très agréable à l'usage et ne cause aucune irritation.

Oh ! ma petite sœur d'autrefois, ma Liane chérie, dors, dors ! Ses lèvres, sur le bout de ses doigts eurent un mouvement. Un baiser d'amour s'envola vers la jeune fille. La fenêtre se ferma. — Le jour commençait à peine à paraître. Le vicomte de Morenne, qui se trouvait suffisamment reposé, ayant dormi deux heures, sortit de l'hôtel et se dirigea vers le moulin. On lui avait dit :

— « Mlle Liane se lève toujours à la même heure que le soleil. » Ah ! il n'avait pas oublié cela ! La petite maison, porte et volets fermés, était encore silencieuse. Georges, en dix fois le temps, ce qu'on lui prit pas beaucoup de temps, car le jardin y attenant, planté de pruniers où nichaient les chardonnerets, n'avait pas plus de quarante mètres carrés. Mais il avait pu examiner l'habitation, particulièrement une croisée à l'égard, ouvrant sur la rivière. Il y avait là, encastrant la baie, un jardin de Vierge aux branches d'or qui grimpaient et s'arçonnaient des vallées de toutes nuances. Il n'eut pas de peine à deviner que cette fenêtre fleurie était celle de la chambre de Liane.

Il regarda autour de lui, vit de l'autre côté de l'écluse le vieux saule au tronc creux, puis la passerelle du moulin. Il traversa l'écluse et alla se poster sous le vieux saule. — Je ne pouvais mieux me placer qu'ici, se dit-il ; quand elle se lèvera et ouvrira sa fenêtre, je ne puis manquer de l'apercevoir. Adossé au tronc du saule, il attendit. L'orient rougit, devint plus lumineux, puis le haut du dique du saule se montra tout à coup. Moins de dix minutes après, Georges entendit un léger bruit et, aussitôt, en face de lui, il vit deux personnes s'ouvrir, puis pousées par deux mains blanches d'un admirable modèle. Dans le cadre des feuillages verts et des petites clochettes bleues, roses et blanches, la « Pavette du Moulin » parut, vêtue d'un peignoir de mousseline, le cou découvert, les bras demi nus, son épaulement chevelure boudant jusqu'à ses hanches. Georges, qui croyait si bien reconnaître Liane à première vue, eut à une apparition céleste et, ébloui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Liane n'était plus à la fenêtre. — M'aurait-elle vu ? L'aurais-je effrayé ? se demanda le vicomte. Et il resta immobile, blotti con-

— Je ne pouvais mieux me placer qu'ici, se dit-il ; quand elle se lèvera et ouvrira sa fenêtre, je ne puis manquer de l'apercevoir. Adossé au tronc du saule, il attendit. L'orient rougit, devint plus lumineux, puis le haut du dique du saule se montra tout à coup. Moins de dix minutes après, Georges entendit un léger bruit et, aussitôt, en face de lui, il vit deux personnes s'ouvrir, puis pousées par deux mains blanches d'un admirable modèle. Dans le cadre des feuillages verts et des petites clochettes bleues, roses et blanches, la « Pavette du Moulin » parut, vêtue d'un peignoir de mousseline, le cou découvert, les bras demi nus, son épaulement chevelure boudant jusqu'à ses hanches. Georges, qui croyait si bien reconnaître Liane à première vue, eut à une apparition céleste et, ébloui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Liane n'était plus à la fenêtre. — M'aurait-elle vu ? L'aurais-je effrayé ? se demanda le vicomte. Et il resta immobile, blotti con-

— Je ne pouvais mieux me placer qu'ici, se dit-il ; quand elle se lèvera et ouvrira sa fenêtre, je ne puis manquer de l'apercevoir. Adossé au tronc du saule, il attendit. L'orient rougit, devint plus lumineux, puis le haut du dique du saule se montra tout à coup. Moins de dix minutes après, Georges entendit un léger bruit et, aussitôt, en face de lui, il vit deux personnes s'ouvrir, puis pousées par deux mains blanches d'un admirable modèle. Dans le cadre des feuillages verts et des petites clochettes bleues, roses et blanches, la « Pavette du Moulin » parut, vêtue d'un peignoir de mousseline, le cou découvert, les bras demi nus, son épaulement chevelure boudant jusqu'à ses hanches. Georges, qui croyait si bien reconnaître Liane à première vue, eut à une apparition céleste et, ébloui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Liane n'était plus à la fenêtre. — M'aurait-elle vu ? L'aurais-je effrayé ? se demanda le vicomte. Et il resta immobile, blotti con-

— Je ne pouvais mieux me placer qu'ici, se dit-il ; quand elle se lèvera et ouvrira sa fenêtre, je ne puis manquer de l'apercevoir. Adossé au tronc du saule, il attendit. L'orient rougit, devint plus lumineux, puis le haut du dique du saule se montra tout à coup. Moins de dix minutes après, Georges entendit un léger bruit et, aussitôt, en face de lui, il vit deux personnes s'ouvrir, puis pousées par deux mains blanches d'un admirable modèle. Dans le cadre des feuillages verts et des petites clochettes bleues, roses et blanches, la « Pavette du Moulin » parut, vêtue d'un peignoir de mousseline, le cou découvert, les bras demi nus, son épaulement chevelure boudant jusqu'à ses hanches. Georges, qui croyait si bien reconnaître Liane à première vue, eut à une apparition céleste et, ébloui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Liane n'était plus à la fenêtre. — M'aurait-elle vu ? L'aurais-je effrayé ? se demanda le vicomte. Et il resta immobile, blotti con-

— Je ne pouvais mieux me placer qu'ici, se dit-il ; quand elle se lèvera et ouvrira sa fenêtre, je ne puis manquer de l'apercevoir. Adossé au tronc du saule, il attendit. L'orient rougit, devint plus lumineux, puis le haut du dique du saule se montra tout à coup. Moins de dix minutes après, Georges entendit un léger bruit et, aussitôt, en face de lui, il vit deux personnes s'ouvrir, puis pousées par deux mains blanches d'un admirable modèle. Dans le cadre des feuillages verts et des petites clochettes bleues, roses et blanches, la « Pavette du Moulin » parut, vêtue d'un peignoir de mousseline, le cou découvert, les bras demi nus, son épaulement chevelure boudant jusqu'à ses hanches. Georges, qui croyait si bien reconnaître Liane à première vue, eut à une apparition céleste et, ébloui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Liane n'était plus à la fenêtre. — M'aurait-elle vu ? L'aurais-je effrayé ? se demanda le vicomte. Et il resta immobile, blotti con-

— Je ne pouvais mieux me placer qu'ici, se dit-il ; quand elle se lèvera et ouvrira sa fenêtre, je ne puis manquer de l'apercevoir. Adossé au tronc du saule, il attendit. L'orient rougit, devint plus lumineux, puis le haut du dique du saule se montra tout à coup. Moins de dix minutes après, Georges entendit un léger bruit et, aussitôt, en face de lui, il vit deux personnes s'ouvrir, puis pousées par deux mains blanches d'un admirable modèle. Dans le cadre des feuillages verts et des petites clochettes bleues, roses et blanches, la « Pavette du Moulin » parut, vêtue d'un peignoir de mousseline, le cou découvert, les bras demi nus, son épaulement chevelure boudant jusqu'à ses hanches. Georges, qui croyait si bien reconnaître Liane à première vue, eut à une apparition céleste et, ébloui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Liane n'était plus à la fenêtre. — M'aurait-elle vu ? L'aurais-je effrayé ? se demanda le vicomte. Et il resta immobile, blotti con-

— Je ne pouvais mieux me placer qu'ici, se dit-il ; quand elle se lèvera et ouvrira sa fenêtre, je ne puis manquer de l'apercevoir. Adossé au tronc du saule, il attendit. L'orient rougit, devint plus lumineux, puis le haut du dique du saule se montra tout à coup. Moins de dix minutes après, Georges entendit un léger bruit et, aussitôt, en face de lui, il vit deux personnes s'ouvrir, puis pousées par deux mains blanches d'un admirable modèle. Dans le cadre des feuillages verts et des petites clochettes bleues, roses et blanches, la « Pavette du Moulin » parut, vêtue d'un peignoir de mousseline, le cou découvert, les bras demi nus, son épaulement chevelure boudant jusqu'à ses hanches. Georges, qui croyait si bien reconnaître Liane à première vue, eut à une apparition céleste et, ébloui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Liane n'était plus à la fenêtre. — M'aurait-elle vu ? L'aurais-je effrayé ? se demanda le vicomte. Et il resta immobile, blotti con-

— Je ne pouvais mieux me placer qu'ici, se dit-il ; quand elle se lèvera et ouvrira sa fenêtre, je ne puis manquer de l'apercevoir. Adossé au tronc du saule, il attendit. L'orient rougit, devint plus lumineux, puis le haut du dique du saule se montra tout à coup. Moins de dix minutes après, Georges entendit un léger bruit et, aussitôt, en face de lui, il vit deux personnes s'ouvrir, puis pousées par deux mains blanches d'un admirable modèle. Dans le cadre des feuillages verts et des petites clochettes bleues, roses et blanches, la « Pavette du Moulin » parut, vêtue d'un peignoir de mousseline, le cou découvert, les bras demi nus, son épaulement chevelure boudant jusqu'à ses hanches. Georges, qui croyait si bien reconnaître Liane à première vue, eut à une apparition céleste et, ébloui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Liane n'était plus à la fenêtre. — M'aurait-elle vu ? L'aurais-je effrayé ? se demanda le vicomte. Et il resta immobile, blotti con-

— Je ne pouvais mieux me placer qu'ici, se dit-il ; quand elle se lèvera et ouvrira sa fenêtre, je ne puis manquer de l'apercevoir. Adossé au tronc du saule, il attendit. L'orient rougit, devint plus lumineux, puis le haut du dique du saule se montra tout à coup. Moins de dix minutes après, Georges entendit un léger bruit et, aussitôt, en face de lui, il vit deux personnes s'ouvrir, puis pousées par deux mains blanches d'un admirable modèle. Dans le cadre des feuillages verts et des petites clochettes bleues, roses et blanches, la « Pavette du Moulin » parut, vêtue d'un peignoir de mousseline, le cou découvert, les bras demi nus, son épaulement chevelure boudant jusqu'à ses hanches. Georges, qui croyait si bien reconnaître Liane à première vue, eut à une apparition céleste et, ébloui, ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Liane n'était plus à la fenêtre. — M'aurait-elle vu ? L'aurais-je effrayé ? se demanda le vicomte. Et il resta immobile, blotti con-

## Un Record Remarquable

DE  
URON  
SANTÉ  
FAITES  
OUB  
NIER  
PAR  
FAIRE

## Blood Wine

(Marque de fabrique enregistrée)

Le seul vin qui agit sur le sang et le système nerveux.

un aud teur indiquer sous le saule. Elle disparut de nouveau. Alors le jeune homme élança vers la passerelle, qu'il traversa en deux bonds, et fut bientôt devant la maisonnette.

Le père Timothée, levé et habillé, avait ouvert, toute grande, la porte aux rayons du soleil.

— XI. — L'accueil. Georges parut sur le seuil. Aussitôt le père Timothée se dressa devant le jeune homme avec une gravité qui n'avait rien d'accueillant.

— Le tableau des pieds à la tête et au visage parcheminé se retrouva encore. Georges, très rouge sous son air.

— Vous ne me reconnaissez pas ? dit-il.

— Non, je ne vous connais pas, répondit étonné le vieillard ; qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce que je veux ? répéta le jeune homme, faisant deux pas en avant, mais à vau-l'eau.

D'un geste impétueux le père Timothée l'arrêta. Et d'une voix dure, les sourcils froncés :

— Monsieur, dit-il, on ne reçoit pas ici des inconnus.

— Allons, allons, papa Timothée, je ne suis pas un inconnu.

Et le jeune homme se mit à rire. Cela déplaça au vieillard. Ses sourcils se froncèrent davantage et il marcha vers Georges avec l'intention évidente de le pousser dehors.

— Oh ! attendez, papa Timothée, attendez un peu avant de me chasser de votre maison. Vraiment, vous étiez plus doux pour moi lorsque j'étais enfant et que, à cheval sur vos genoux, je vous tirais la barbe.

— Hein, qu'est-ce que vous dites ? — Qu'il me faut, à présent, vous rappeler le temps où, avec un couteau qui coupait bien, aussi bien que votre cognac, vous me fabriquiez des petites brouettes, des pelles, de petits chas, des alènes de moulin à vent et des ailes de bois.

Le vieillard tressaillit violemment et se recula en écarquillant les yeux.

— Mon Dieu, mais qu'il êtes vous donc ? s'écria-t-il, haletant.

— Oh ! le méchant papa Timothée, qui ne veut pas reconnaître son petit Georges.

En parlant, le vicomte avait entouré de ses bras le cou du vieillard, et il l'embrassait à pleins lèvres.

— Georges, Georges ! murmura-

le bon vieux, d'une voix étranglée. Mais ses grands bras tenaient le jeune homme enlacé. L'émotion était trop violente. Georges sentait les jambes du vieillard fléchir, et il n'eut que le temps de le conduire près du fauteuil sur lequel il s'assit. Ce ne fut qu'un court instant de faiblesse. Les yeux de l'ancien bûcheron se remplirent de clarté, et les mains appuyées sur les épaules du vicomte, qui s'était agenouillé devant lui, il le regarda avec une expression de vive tendresse.

— Ah ! fit Georges, s'est ainsi que vous nous regardiez autrefois, ma petite sœur et moi : voilà le bon souvenir que vous aviez lorsque, revenant de la coupe, vous nous voyiez accourir à votre rencontre.

— Ainsi, mon garçon, tu te souviens des sourires que j'avais en ce temps-là ?

— Souvent, papa Timothée, bien souvent j'ai pensé à vous, et en pensant à vous, j'avais en moi le souvenir de votre visage, toujours gai !

— Depuis, j'ai beaucoup vieilli, Georges.

— Je vous trouve toujours le même.

Le vieillard secoua la tête.

— Le soir est encore bon et les jambes aussi restent solides ; mais les bras n'ont plus de ressort, la vue baisse et l'oreille gauche n'entend plus rien, pas même la voix de ma fille. Je ne suis plus bon à rien qu'à faire un mort.

— Oh ! qu'il est vieux !

— Réussissez, mon garçon, je parle de moi sans douleur, quelle vie me ne priver ; ce serait dommage vraiment, quand je me sens si heureux. Et puis, vous, Georges, à cause de Liane, je ne veux m'en aller que le plus tard possible. Elle est si bonne pour le vieil infirme, si dévouée. C'est son affliction, c'est sa tendresse qui prolonge les jours du pauvre père Timothée.

— En quelques mots, vous faites son plus bel éloge.

— Ah ! Georges, quand tu sauras... Liane, vois-tu, est un ange du bon Dieu ; je le dis bien haut, ajouta le vieillard en s'animant, il n'existe pas de pareille sur la terre.

Le vicomte pressait silencieusement la main du vieillard. Celui-ci reprit :

— Je ne me lasse pas de te regarder. Et toi, je te bête tout à l'heure de ne t'avoir pas tout de suite reconnu ! Le regard, les traits du petit Georges, je les retrouve sur le visage du jeune homme. Georges, tu es aussi joli garçon que Liane, tu es aussi fille. Mes enfants, mes chers petits oiseaux d'autrefois, comme le vieux va être heureux de vous revoir ensemble, l'un près de l'autre.

La voix du vieillard s'était emoussée de larmes.

— C'est que vois-tu, Georges, repartit-il, nous n'espérons plus te revoir. Comment as-tu pu que nous étions à Riauxcourt !

— On me l'a appris au Mornet.

— Ah ! tu es allé au Mornet ?

— J'y ai passé la journée d'avant-hier. Je savais depuis longtemps que vous et Liane n'y étiez plus ; mais on m'avait pu me dire où vous étiez allés demeurer. Je savais également que maman Mariette et moi, Mungin étaient morts ; je suis allé au cimetière saluer les deux tombes.

— C'est bien, mon garçon ; on doit garder les souvenirs de ceux dont on est aimé.

— J'ai été reçu à la ferme, et c'est mon ancien camarade, Sosthène Florentin, qui m'a appris que

## Un Bienfaiteur de la Femme

Lorsqu'une femme souffre le jour et nuit ; lorsque la vie lui est devenue insupportable et qu'elle demande la mort comme un ange de miséricorde, quel autre nom que celui de Bienfaiteur pouvons-nous donner à celui qui lui procure un remède qui la guérit et lui fait de nouveau aimer la vie ? C'est pourtant ce que fait tous les jours le merveilleux remède « Le Régulateur de la Santé de la Femme » et les « Femelle Plasters » du Dr Larivière. C'est le seul remède qui guérit le « Beau Mal » et toutes les maladies de la matrice ; c'est le seul remède préparé par un médecin d'expérience et c'est le seul remède employé dans les hôpitaux et les communautés religieuses.

M. J. E. Livernois, pharmacien en gros de Québec, nous écrit : « Sept. 20, 1895. Nous avons expédié une douzaine de Régulateur ajoutant à un médecin et les communautés semblent tenir votre remède en haute estime. »

Si vous ne trouvez pas le Régulateur de la Santé de la Femme et les Femelle Plasters dans votre localité, écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manville, R. I.

vous étiez allé demeurer au Moulin de Riauxcourt, après avoir vendu votre petite maison à un ancien épicer de Givert.

— Et c'est tout ce que l'on a dit de nous, c'est-à-dire de Liane ?

— J'ai su au Mornet que pour gagner sa vie et celle de son vieux père, Liane était devenue chanteuse.

— C'est la vérité, Georges.

— Et quelle était très connue dans les Andennes et même en Belgique sous le nom de « Pavette du Moulin. »

— Qu'as-tu pensé de cela, mon garçon ?

— Qu'une jeune fille qui aime son vieux père infirme à tous les étages et est capable de tous les dévouements.

— Oui, Georges, le dévouement de sa fille est sans limite. Elle lui a bonifié l'âme ! Qu'il noble cœur ! Quelle grande âme ! Je puis te le dire, le vieillard, à toi, mon garçon, Liane n'a pas sa pareille au monde, Liane est une créature parfaite. La beauté est quelque chose, sans doute ; mais qu'est-ce que la beauté à côté de ses adorables qualités du cœur et de l'esprit ? Georges, mon ami, quand tu sauras bien tout ce qu'elle a fait pour moi, tout ce qu'elle a refusé à cause de moi, tu le sais, papa Timothée.

— Tu sais cela ?

— Oui.

— Mais qui a pu te dire...

— Le menuisier et la menuisier.

Sur le front du vieillard des rides se creusaient.

— Oudine Vernier, prononça-t-il gravement, est un brave homme qui sait rendre justice à Liane, mais Charlotte n'est pas bonne pour ma fille.

— Je m'en suis aperçu.

Les yeux du vieillard s'embrassèrent.

— Georges, s'écria-t-il, est-ce qu'elle aurait eu...

— Non, le menuisier est intervenu, imposant silence à sa femme, et c'est lui qui a parlé.

— A la bonne heure ; car il m'en vient, ni plus, ni moins. Mais quand donc es-tu allé au moulin ?

— Hier soir, presque tout de suite après mon arrivée à Riauxcourt. Vous pensez bien, papa Timothée, que j'avais hâte de vous revoir et de vous embrasser. Je trouvais votre maison fermée et vous deviez ne la peine que l'éprouver. La menuisier était à une fenêtre ; elle me dit que vous étiez absents et m'invita à rentrer au moulin. C'est elle qui m'a appris qu'on était venu chercher Liane et que Liane devait chanter au château.

ter au château, près d'Erremont, certainement, vous la sauriez dans

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

— Liane, à propos, plus guère que dans les fêtes de bien

ment de surprise. Rapidement son regard interrogea le père Timothée. Le vieillard avait son beau sourire des jours heureux. Ses yeux se fixèrent de nouveau sur le jeune homme. Elle pâlit, puis devint subitement très rouge.

— Georges, Georges, c'est Georges ! s'écria-t-elle d'une voix hâlétante.

— Oui, Liane, c'est moi ! Il n'avait pas achevé de prononcer ces mots qu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre. Et il y eut une grêle de baisers. Le père Timothée murmurait en se frottant les mains.

— Je me sens tout rajeuni de vingt ans ! Comme c'est beau la jeunesse !

— Oh ! mon grand frère ! disait Liane.

— Ma chère petite sœur ! disait Georges.

Il y avait un redoublement de baisers et il ne cessait pas de s'étendre. Après un silence :

— Je retrouve mon grand frère que je croyais à jamais perdu pour moi !

— Je retrouve ma Liane bien-aimée !

— Ainsi, Georges, tu ne nous avais pas oubliés ?

— Je n'ai pas cessé de penser à vous, et la preuve c'est que je suis ici.

— Oui, Georges, en voilà la preuve ; mais tu as été si longtemps sans venir.

— C'est vrai, mais je ne pouvais pas... Et toi, Liane, est-ce que malgré le temps écoulé, tu pensais encore un peu à moi ?

— Toujours, Georges, toujours j'ai pensé à toi ; il y a des chers souvenirs que rien au monde ne peut effacer ; là, dans mon cœur, le tien est resté.

— Oh, chère Liane !

— Je n'espérais plus te revoir jamais ; oh ! Georges, en me rappelant les jours heureux de mon enfance de ton effection pour ta petite sœur, j'ai souvent pleuré.

— Tu me cachais donc tes larmes ? s'écria le père Timothée très ému.

— Oui, répondit-elle, laissant aller doucement sa tête charmante sur l'épaule du jeune homme.

— Moi, Liane, reprit Georges, j'ai beaucoup travaillé, beaucoup étudié et si j'ai appris quelque chose, c'est que dans les heures pénibles, les heures de découragement, j'étais soutenu par ma mère et toi. Tu n'espérais plus me revoir, viens-tu de dire : moi, Liane, j'étais sûr de te retrouver un jour. Et si je ne suis pas venu plus tôt, c'est que je devais attendre.

— Mes enfants, dit le père Timothée en avançant des sièges, ne vous fatiguez pas à rester debout, asseyez-vous.

Liane et Georges s'assirent à côté l'un de l'autre, tenant leurs mains unies. Pendant quelques instants, le vieillard les contempla avec une sorte d'admiration, puis reprenant la parole :

— Liane, dit-il, nous n'avons rien à apprendre à Georges ; il n'ignore aucune des choses qui nous concernent.

Est-ce vrai ? demanda la jeune fille, plongeant son doux regard dans les yeux de Georges.

— C'est vrai, Liane, on m'a tout appris. Et ce que, dans ton dévouement filial, tu as fait pour ton vieux père, n'a rempli d'admiration et me ferait l'aimer davantage, si c'était possible.

Rougisserie, la jeune fille répondit :

— Comme mon cœur me l'a conseillé, j'ai fait mon devoir.

— Mais, reprit le père Timothée, si nous n'avons rien à apprendre à Georges, il a, lui, beaucoup à nous dire.

— C'est vrai, Georges, appuya Liane.

Plus tard, papa Timothée, plus tard, ma chère Liane, je vous raconterai dans les moindres détails tout ce qui m'est arrivé depuis notre séparation. Maman Mariette vous a-t-elle fait lire une lettre que je lui ai écrite peu de temps après mon départ du Mornot ?

— Non, répondit le père Timothée.

— Alors, vous avez été inquiet à mon sujet, je le comprends. Je disais à Maman Mariette de ne point se tourmenter, qu'elle soit, au contraire, rassurée sur mon sort. En effet, je n'ai pas eu un seul instant à me plaindre de ma destinée. Par suite de circonstances malheureuses, j'avais été éloigné de mon père et de ma mère, que vous connaissez, puisque vous l'avez vue au Mornot.

— Je ne l'ai pas eue, murmura Liane.

— Je n'ai pas sciemment été séparé de maman Mariette et de vous, continua Georges, mais aussi de ma mère pendant plusieurs années. Ces années furent pour moi, je ne peux pas dire douloureuses, mais bien tristes. J'ai dû me résigner, ces années de séparation étant nécessaires. Enfin satisfaction a été donnée à mon cœur : je suis rentré dans ma famille.

— Et maintenant, Georges, tu es heureux ?

— Oui, Liane ; cependant mon bonheur n'est pas encore complet. La jeune fille eut un imperceptible tressaillement et regarda le vicomte comme si elle eût voulu lire au fond de sa pensée.

— Georges, dit-elle d'une voix affaiblie. Quand donc dois-tu nous quitter ?

— Ce soir.

— Ce soir ? répéta Liane avec effort.

— Il le faut : ma mère ne sait pas que je suis dans les Ardennes, et si mon absence se prolongeait, elle serait très inquiète.

La jeune fille étouffa un soupir.

— Je vous quitterai ce soir, ajouta le vicomte, mais je reviendrai bientôt.

— Oh ! oui, n'est-ce pas ? fit Liane sur le ton de la prière.

— Je t'ai retrouvée, Liane, je ne veux plus te perdre !

— Alors Georges, dit le père Timothée, tu restes avec nous toute la journée ?

— Oui, toute la journée.

— Bravo, mon garçon ! Donc tu déjeuneras et soupas avec nous, Liane, je vais chercher le lait pour notre déjeuner du matin, et je rapporterai en même temps notre second déjeuner. Georges ne sait pas encore que tu fais notre cuisine ; il faudra lui prouver que tu es une coquette cuisinière.

Le vieillard prit la boîte au lait, le panier pour les provisions et sortit, en disant :

— Mes enfants je vous laisse causer ensemble ; surtout, ajoutez-il en riant, ne vous disputez pas.

Kent's seuls, Liane et Georges gardèrent un assez long silence. Il était un peu pâle, elle était très rouge, tous deux également embarrassés. Enfin, Georges se décida à prendre la parole.

— Ma chère Liane, dit-il, tu étais encore toute petite et moi toujours

un enfant lorsque j'ai quitté le Mornot ; pendant des années nous avons été éloignés l'un de l'autre ; malgré cela, malgré tout tu as gardé le souvenir de Georges et je n'ai pas oublié Liane. De loin, par la pensée, à mesure que je grandissais, je te voyais grandir et devenir charmante comme tu l'es aujourd'hui. Liane, tu dois te rappeler, on te l'a tant de fois raconté, que pendant des nuits nous avons dormis dans le même petit lit ?

— Oh ! oui, Georges, je me souviens de cela, comme je me souviens de ta sollicitude pour la petite Liane et de ce que tu lui prodiguais. Est-ce que je puis oublier que c'est toi qui m'as appris à lire, à prononcer les premiers mots de la langue allemande ; que c'est toi qui as commencé à m'apprendre la musique et à chanter ? Est-ce que je ne me souviens pas aussi de nos amusements, de nos jeux ? Quelles bonnes parties nous faisions dans les clairières de la forêt et surtout dans le jardin de Maman Mariette, qui criait bien un peu après nous, parce que nous fouillions son herbe. Je n'ai pas oublié non plus que tu remplissais de grains mon petit tablier et que, tous deux, nous allions donner à manger aux poules et aux canards de Maman Mariette. Il y a huit ou dix jours de cela, dans un rêve, je me retrouvais avec toi dans ce sentier de la forêt que nous prenions de préférence pour aller au devant de papa Timothée revenant de la coupe, et cette scène de la grosse coulèvre, qui allait manger dans leur nid les petites fauvettes, se représentait à mes yeux telle qu'elle s'est passée. Je me réveillai en sursaut et tout le reste de la nuit je pleurai, en pensant à toi, en évoquant les chers souvenirs de notre enfance.

Georges avait écouté très ému. Il répondit :

— Ainsi, chère Liane, comme moi, tu n'as jamais évoqué un souvenir du passé sans que nous fusions là tous les deux ?

La jeune fille répondit par un mouvement de tête et eut en même temps un regard et un sourire adorables.

XXII. — BONHEUR ET LARMES.

Après quelques instants d'absence, Georges reprit :

— Comme je le disais tout à l'heure, Liane, tu étais toute petite et moi toujours un enfant, lorsque nous avons été séparés. Depuis, nous n'avons plus entendu parler l'un de l'autre, mais nous nous sommes souvenus et c'est dans les souvenirs que nous nous sommes revus. Liane, le temps constructeur n'a pu souffler l'éouille sur ces choses du passé qui nous sont chères ; sais-tu pourquoi ?

— Mais, répondit-elle avec un peu d'hésitation, c'est parce qu'il y a des amitiés d'enfance que le temps ne peut pas détruire, que l'éloignement ne peut pas affaiblir.

— Oui, chère Liane, et si le temps et l'éloignement n'ont pas exercé sur nous leur action dissolvante, c'est que, dès notre enfance, nos âmes ont été indissolublement unies. Ecoute : j'ai souvent interrogé mon cœur et toujours il m'a répondu : « Ton existence est attachée à celle de Liane, Liane interroge aussi ton cœur et dis-moi ce qu'il te répondra. »

— Georges, il me répond que mon amitié pour toi durera tous jours.

A continuer

Abonnez-vous

AU

# Messager

Abonnement :

\$1.50 pour douze mois

Impressions de toutes sortes

faites avec soin et promptitude.

## Un procès à Sensation

Un curé qui pou  
vra son évêq

**Rimouski** doit  
bientôt le théâtre  
d'une cause ec-  
clésiastique.

**Le nom de l'homme  
Mercier mêlé  
ce procès**

La *Patrie* annonce qu'une dizaine de plusieurs notabilités du clergé ecclésiastique et "castor" seraient se trouver concerné sur le point d'élaborer et

Un des prêtres du diocèse de Rimouski, l'abbé S. Fraser, de Rome, il y a quelques m-

vin comme évêque de Rin

réel où il est venu consulter  
hommes de loi au sujet d'un r

Il est bon de dire que M. a eu jusqu'à présent gain de

devant la cour romaine, et qu'il refuse d'acquiescer à ses commandations des congrégations à Rome, sous pré-

terrends. Comme ce refus ne  
à M. Fraser que l'alternativ  
tribunaux civils, les cours ecc

On nous affirme que l'é-

des devoirs du malheureux  
se trouve dans le fait que M. I  
comme plusieurs de ses an

trairement au gré de Mgr Land  
signé la requête priant le M  
cier de se porter candidat à l  
notation.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des progrès que favorisent les opérations des parties belligères.

Un journal de Philadelphie  
publie dernièrement une sol-

dépêche de Jacksonville (Fla.)  
d'après laquelle la milice de  
Etat venait d'être appelée sous  
armes. Elle allait entrer en

pagne au premier moment. 1  
cause de cette mobilisation?  
avait appris que l'Angleterre

taille de Cuba à l'Espagne, s'agissait de faire une expédition pour contrecarrer ces noirs seins.

On n'a aucune connaissance de Washington ni de la mobilisation de la milice de Floride, ni de tout événement de Cuba, par l'

**À VENDRE**—Plus de 50 f-  
ams à l'entour de Leuven, depuis  
n antiek. Aussi une centaine de

ous dans la ville, à des prix convenables, ou en dehors, s'adresser à Ch. Martel, 134 rue Lincoln, en haut à l'escalier de la Foutle d'Erable, au 2<sup>e</sup> soir. — Aussi logement à louer, et pages à louer ou à vendre dans toutes parties de la ville.

**H.** A. OSGOOD & CIE, Bijou  
et Horlogers, 127 rue Li-  
berty à Montréal. Les Mécaniciens argentiers-  
Horlogers. Montres, Horloges, Mou-  
vements fabriqués avec soin. Répa-  
rations soignées.

de J. van der Meer en G. van der Meer et de de

\_\_\_\_\_

TWIN CITY  
CHINA CO.  
151 LISBON

